

L'IMPACT DU CHRISTIANISME DANS L'HISTOIRE DE LA MÉDITERRANÉE

Blandine Chelini-Pont

▶ **To cite this version:**

Blandine Chelini-Pont. L'IMPACT DU CHRISTIANISME DANS L'HISTOIRE DE LA MÉDITERRANÉE. EUROMESCO SEMINAIRE GEOPOLITIQUE Fondation Méditerranéen d'Etudes Stratégiques, Dec 2007, Toulon, France. hal-02300003

HAL Id: hal-02300003
https://amu.hal.science/hal-02300003

Submitted on 29 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Institut méditerranéen des hautes études stratégiques

Fondation Méditerranéenne d'Etudes Stratégiques - EUROMESCO

SEMINAIRE GEOPOLITIQUE

L'IMPACT DU CHRISTIANISME DANS L'HISTOIRE DE LA MÉDITERRANÉE

BLANDINE CHELINI-PONT

20 décembre 2007

Le christianisme en tant que religion méditerranéenne est un moteur historique majeur dans l'évolution de cette région du monde, avec le judaïsme et l'islam. L'analyse de cette évolution dans les premiers siècles peut se répartir en quatre périodes distinctes : la sortie du judaïsme au Ier siècle et l'apostolat des Gentils, le temps des persécutions et le développement d'un christianisme oriental au II et IIIe siècle, le temps de la romanisation et de l'occidentalisation aux IVème et Vème siècles et enfin la polarisation entre Byzance et Rome du Vème siècle aux trois siècles suivants. Ces derniers siècles marquent ainsi la rupture entre les deux formes du christianisme romanisé et annoncent une fragmentation de l'espace méditerranéen qui n'a pas été comblé depuis lors.

En quoi le développement du christianisme, ses interactions avec la constitution ou le déclin d'ensembles « politiques » a-t-il contribué à la complexité du monde méditerranéen d'aujourd'hui?

Premiers développements du christianisme (sortie du judaïsme, persécutions)

Le christianisme, d'origine sémitique, issu du judaïsme, touche au Ier siècle et au début du second, tout particulièrement, la partie orientale de l'Empire Romain, hormis Rome qui a reçu les deux principaux apôtres contemporains de cette Révélation et qui a eu une communauté suffisamment importante quelques trente ans après l'ascension de son Messie, pour être accusée –selon Tacite- par l'empereur Néron d'avoir organisé l'incendie de la ville.

En Occident méditerranéen, les premières traces de la présence chrétienne sont plus tardives, elles datent du milieu du IIème siècle, comme à Syracuse, Arles, Lyon, Marseille.

Elles s'affirment au début du IIIème siècle. Mais ce sont encore de toutes petites communautés.

Le développement du christianisme recoupe certainement la carte de la population juive comptabilisée par les historiens à environ 6 millions de personnes dans l'Empire du Ier siècle, avant les diasporas punitives qui ont suivi les deux guerres de Judée contre l'Empire romain (66-73 et 132-135 après JC). Mais ce développement n'a pas fait que suivre l'implantation de la population juive. Si les premiers chrétiens de Jérusalem sont des Juifs, il n'y a pas trace de païens convertis ni à Jérusalem, ni en Judée à l'époque durant laquelle Jacques, frère de Jésus, chef des 'Nazaréens', maintient une séparation entre Juifs et païens.

Cependant, l'ouverture aux païens est quasi-originelle. En effet, la première « dispute » de la communauté naissante de Jérusalem, rapportée par les Actes des apôtres (XV, 23-29), concerne précisément l'accueil du païen Corneille et par ricochet l'accueil des Gentils et ce à quoi ils devaient être soumis quant aux prescriptions de la loi juive, en adhérant à la foi des disciples de Jésus.

Il est assez difficile de départager les conversions dans les communautés juives de leur expansion dans le monde « gentil » hors de Judée et de dire à quel moment les conversions de gentils deviennent les plus nombreuses. Par exemple, la population juive est très importante à Alexandrie et cette ville a connu un développement très précoce du christianisme. L'évangélisation y est traditionnellement attribuée à l'apôtre Marc. Or l'Egypte est en même temps le plus grand foyer du vieux monde hellénique. Même remarque pour la ville d'Antioche en Syrie, où la population juive est très nombreuse mais également mélangée à la population grecque. Paul, grand missionnaire des origines, n'est-il pas surnommé l'apôtre des Gentils?

En tout cas, l'hellénisation de la nouvelle religion et sa distanciation d'avec le judaïsme paraît rapidement une réalité, puisque ce sont quatre écrits de langue grecque qui ont été conservés comme les textes authentiques des Evangiles alors qu'il existe d'autres écrits de la vie, de la mort, de la résurrection et de l'enseignement de Jésus Christ au début du IIeme siècle. D'autres évangiles, d'autres actes ont été écrits en hébreu, araméen, syriaque, égyptien, mais ils n'ont pas été retenus par la tradition qui se fixe à la fin du IIe siècle, sur les textes grecs laissés par l'entourage immédiat des proches de Pierre (Marc, Luc)

ou par les apôtres eux-mêmes, Matthieu-Levy et Jean, fils de Zébédée. La rédaction par les apôtres eux-mêmes de leur Evangile est sujette -signalons-le - à beaucoup de controverses exégétiques.

Les textes dits canoniques des « vrais » évangiles sont en grec, ce n'est pas anodin. Trois d'entre eux ont un contenu conforme, ils suivent la même trame dans leur présentation, de ce fait on les appelle synoptiques. Le quatrième Evangile, celui de Jean, que les spécialistes considèrent comme le plus tardif, est davantage doctrinaire que linéaire. Les Evangiles auraient été écrit entre 60 et 90, mais nous n'avons pas de manuscrits datant de cette époque, hormis un fragment unique de l'Evangile de Marc. Les premiers évangiles qui nous sont parvenus datent des années 130-150.

Ceux qui ont écrit les Evangiles sont dans ce processus immédiat de distanciation de la culture juive de Judée dont ils sont pourtant issus : certes le choix grec paraît originel, comme un véhicule d'extension naturelle hors des milieux juifs mais pas nécessairement. Le grec était en effet la langue commune de la Méditerranée orientale, y compris chez les Juifs hors la Judée, et pour les plus éduqués d'entre eux, il était même leur langue maternelle. Les Juifs les plus éduqués de cette époque en possédaient une connaissance écrite parfaite. Si l'Evangile de Matthieu est en grec, alors que Matthieu-Levy le galiléen publicain, ami de Jésus, apôtre des Hébreux, ne parlait ni n'écrivait le grec, c'est que les Juifs dispersés dans l'Orient méditerranéen étaient hellénisés depuis longtemps. La tradition veut que Matthieu ait écrit son Evangile en araméen et que le texte ait été ensuite (quand ?) traduit en grec. Que Matthieu soit ou non l'auteur de ce texte, toujours est-il que cet évangile, considéré comme le plus « proche » de son milieu d'origine, a été transmis en grec et nous n'avons aucune trace manuscrite de son support araméen, sauf à suivre les exégètes qui nous affirment que beaucoup de tournures syntaxiques et stylistiques du grec de Matthieu ne sont pas « grecques ».

Nous retrouvons le choix grec immédiatement dans le nom des apôtres, à l'instar de Paul de Tarse, nom « romain » du grand notable Saül, auteur d'épîtres écrites dans un grec remarquable, capable de tenir tête aux Athéniens dans une langue parfaite. Voici Luc, médecin syrien d'Antioche, qui prend en note l'enseignement de l'apôtre Pierre, Pierre dont le prénom gréco-romain remplace celui de Simon le galiléen, fils de Jonas. Pierre ne savait

pas parler le grec et encore moins le latin. Mais Luc rédigera un évangile en grec sous sa dictée et également ce que nous appelons les Actes des apôtres. Voici encore Marc, converti par Pierre et qui lui servit d'interprète. Comme le nom de Pierre, le nom de Marc est un surnom païen pour Yohan, parent de l'apôtre Barnabé et fils d'une Marie qui recueillit Pierre après son arrestation par Hérode. Marc a suivi Paul en Asie Mineure, puis il a suivi son parent Barnabé à Chypre, et enfin rejoint Pierre à Rome à l'époque de l'Empereur Claude. La tradition veut qu'il ait écrit son évangile sous la dictée de Pierre, au moment où Paul est arrêté et martyrisé aux alentours de 65. Marc serait reparti vers l'Orient et mort martyr en 67 à Alexandrie, ville grecque s'il en est et qu'il était venu évangéliser.

La présence juive, la présence grecque se mélangent chez les premiers chrétiens. L'extension de cette religion passe par le truchement de la koiné grecque, influente jusqu'à Rome. Jusqu'au la fin du IVème siècle, au cœur même de la capitale de l'Empire, les textes et la liturgie des chrétiens resteront exclusivement en grec et pourront l'être encore bien plus tard.

Dans ce choix grec, il y a vite une hostilité assez forte vis-à-vis du judaïsme qui est très répandu dans l'Empire et dont le caractère prosélyte est également attesté par les historiens. Les quatre évangiles canoniques présentent les chefs religieux du judaïsme (Sanhédrin ou grands prêtres) du vivant de Jésus, comme responsables de sa mort. Par ailleurs, le Talmud de Babylone, comme tradition de commentaires de la Bible jusque-là transmis par oral, commence à être mis par écrit à cette époque pour résister et combattre justement le développement du christianisme dans les milieux juifs. Ce Talmud écrit nous fournit des citations assez précises contre la prédication et la personne de Jésus, avec, entre autres, la mention d'une dispute autour des « livres hérétiques des Nazoréens ».

Finalement, la deuxième révolte juive contre Rome va dissoudre la communauté judéo-chrétienne de Judée. Après cette deuxième guerre, après la dispersion de la population juive de Judée –Samarie et la destruction complète de Jérusalem reconstruite à la « romaine », la trace du judéo-christianisme se délite. Mais il n'était pas encore sûr que le christianisme continuerait de se développer. Le judaïsme restait une religion autorisée (religion licite) alors que les chrétiens étaient interdits comme une secte dangereuse, même si Chrétiens et Juifs subissaient de fréquentes et massives persécutions.

Les communautés chrétiennes grossissent néanmoins malgré les persécutions et les dispositions pénales. En 202 par exemple, l'édit de Sévère interdit de se faire « juif ou chrétien » et interdit le prosélytisme chrétien. Les communautés chrétiennes survivent à cette hostilité et se reconstituent après chaque persécution. Ils se régissent de manière «autonome » sur le principe des sièges diocésains. Le diocèse est une circonscription ecclésiale calquée sur les circonscriptions administratives romaines. Leurs responsables, les évêques, s'y succèdent par cooptation, choisis puis investis par leurs pairs. Vers le IIIème siècle, leur réseau est suffisamment large pour qu'il y ait des Chrétiens partout en Orient. Ils sont identifiables: leur « retrait » du monde est sévère et la pratique de leurs vertus peu prisée du monde romain: ils refusent l'usage de la force, la gloire militaire, le culte impérial idolâtre et se maintiennent dans une vie communautaire intense et toute parousiaque. Ils pratiquent la présence conjointe des hommes et des femmes dans leurs rites et plus grave encore le mélange de castes, hommes libres et esclaves.

L'époque de ce christianisme persécuté est celle d'une grande vitalité théologique, révélatrice des tensions entre des « foyers » interprétatifs où l'on se dispute autour de la personne de Jésus et de l'importance de sa place dans l'économie du Salut.

La romanisation du christianisme, « hérésies » et codification conciliaire : IV-Ve siècle

C'est ainsi qu'à l'arrivée de Constantin au pouvoir au IVeme siècle, les chrétiens sont à la fois très nombreux et très divisés dans la partie orientale de l'Empire. Constantin doit faire face à la pression des Perses Sassanides. Il établit la deuxième capitale qui porte son nom, pour prendre en compte à la fois la «cohérence » du bassin oriental de la Méditerranée et pour fortifier la présence de l'Etat romain à l'Est. Conscient de l'importance démographique du christianisme dans cet espace, il constate que les querelles doctrinales ne favorisent pas la stabilité d'un ensemble aux frontières fragiles. Un des premiers gestes de Constantin sera de rendre légale et autorisée la religion chrétienne, par l'édit de Milan de 313, qui accorde la liberté religieuse à tous les cultes de l'Empire.

Le deuxième geste de Constantin est de réunir pour la première fois un concile œcuménique (ce qui signifie « la maison commune ») face à une grave querelle théologique qui menaçait sérieusement l'équilibre de ce monde chrétien, l'arianisme. Ce concile donne le pli d'une méthode de communion par excommunication et d'une chasse systématique aux « hérésies » issues du christianisme, qui absorbent beaucoup de l'énergie épiscopale.

Au commencement du christianisme il existe entre les évêques une égalité d'autorité, avec quand même des préséances historiques, quand leur siège a été créé ou occupé par un apôtre. Ainsi Jérusalem avec Jacques, Alexandrie avec Marc, Antioche avec Pierre et Paul, Rome avec Pierre. Vers le III siècle, ces évêques sont divisés sur des querelles doctrinales qu'ils suscitent ou qui émergent des communautés elles-mêmes. Il n'existe pas encore de claire prétention de l'évêque de Rome à posséder l'autorité « ultime » de l'Eglise des Chrétiens –nom qui leur est donné très tôt à Antioche -, et une égalité de fait existe, qui permet l'expression de nombreuses différences, quand bien même la fonction des évêques est similaire dans la pratique, comme l'ordonnancement du culte, l'exercice des sacrements et l'enseignement de la foi en Christ. Chaque région, où la méthode théologique est appliquée à produire des concepts autour de Dieu et du Christ, présente ses propres subtilités sur ces questions. Deux centres se manifestent surtout, Alexandrie et Antioche. Antioche insiste sur l'humanité du Christ et la glorification de son humanité, Alexandrie insiste sur la divinité du Christ et la glorification de sa divinité.

Pour en revenir à Constantin, une méthode nouvelle de communion dans l'Eglise est donc initiée par sa convocation des évêques de la religion chrétienne, très majoritairement hellénophones, au concile dit de Nicée, afin de résoudre le conflit de l'arianisme, première hérésie majeure qui affirme que dans la Trinité (alors en débat), seul le Père est Dieu et il a adopté le Fils. Les Ariens sont devenus très puissants et prosélytes. Le concile de Nicée servira à élaborer le symbole de la foi chrétienne centré autour d'une présentation définitive de la Trinité et de l'unicité duale du Christ. Nous avons conservé les originaux de ce concile tenu dans la ville de Nicée en 325. Il a réuni 300 évêques, dont nous avons la liste nominative et celle de leurs sièges.

Ce concile fut d'une importance capitale. Il a commencé de romaniser profondément le christianisme. En effet, outre la formule théologique du « symbole de Nicée », il a reconnu

la préséance des sièges apostoliques d'Alexandrie, de Jérusalem, d'Antioche et de Rome, préséance d'honneur mais également d'autorité juridictionnelle. Il a aussi posé un certain nombre de règles disciplinaires.

La méthode de Nicée a été appelée à une grande postérité. Nous rentrons avec elle dans une période de régulation « à la romaine », une uniformisation plus systématique du christianisme, avec une pratique conciliaire solennelle en cas de nécessité d'organiser ou de clarifier la formulation pour faire face à de nouveaux conflits théologiques et juridictionnels: Les évêques font ensemble la doctrine et les règles de fonctionnement du clergé et des fidèles.

Ce IV siècle voit également une évolution très importante : la latinisation et la domination finale du christianisme dans l'Empire. Avec l'édit de Thessalonique, décidé par l'empereur Théodose II en 380, le christianisme devient l'unique religion officielle de l'Empire et les autres religions sont interdites. Immédiatement après, Théodose, tel un nouveau Constantin, fait convoquer le Concile de Constantinople qui reprécise la formule du symbole de Nicée et rajoute Constantinople–Byzance à la liste des Patriarcats apostoliques. Constantinople, avant de prendre le nom de l'empereur qui en fit une capitale, s'appelait en effet Byzance. Elle était une ville grecque du Bosphore, dont la tradition attribuait l'évangélisation à l'apôtre André, frère de Pierre.

La fin du IVème siècle correspond aussi à un nouveau rayonnement du christianisme par ses foyers italien, provençal et africain. Le centre de gravité religieuse se déplace vers l'Ouest, quand la gravité politique de l'Empire au contraire s'ancre à Constantinople. C'est l'époque où la Bible chrétienne (Septante et écrits néo-testamentaires) est traduite par saint Jérôme en latin. La traduction en a été faite à la demande de l'évêque de Rome, le pape Damase, à partir de l'hébreu et du grec, que saint Jérôme, né entre la Pannonie et la Dalmatie, avait appris lors de ses études à Rome puis à Constantinople. Représentatif des « autres » habitants de l'Empire, Jérôme est le contemporain des nouveaux Pères de l'Eglise qui ne sont pas issus de Méditerranée orientale et qui écrivent en latin, comme Ambroise de Milan, Augustin d'Hippone et les pères de l'Eglise provençale du Vè siècle, Cassien, Salvien, Prosper ou Vincent.

L'époque du partage du christianisme et du monde méditerranéen V-VIIe siècle : le catholicisme latin se distingue.

Au Vème siècle, l'Empire romain se disloque face aux invasions barbares. La dégradation très rapide de la situation politique et militaire en Méditerranée occidentale renforce l'autorité et l'autonomie du pape de Rome, patriarche d'Occident. C'est le temps de l'émergence du catholicisme comme forme propre du christianisme latin. La distinction catholique précède la prise de Rome de 476 qui est finalement assez tardive face à la réalité de la pénétration barbare. Constantinople reste le siège effectif de l'autorité politique impériale, tandis que Rome s'effondre et c'est à cette période de grande fragilité politique que la figure du Patriarche romain prend une force insoupçonnée.

On la voit toute formée au moment du conflit théologique lancé par le Patriarche de Constantinople, Nestorius, sur la dissociation hypostatique du Christ, position qui provoque les foudres du Patriarche d'Alexandrie et la réunion du concile d'Ephèse en 431. Ce concile excommunie Nestorius qui emmène avec lui toutes les communautés de sa sensibilité, longtemps appelée nestorienne et connue aujourd'hui sous le nom d'assyro-chaldéenne. Cette sensibilité, très missionnaire, a une histoire passionnante et tragique. Elle représente le premier schisme sérieux dans l'Eglise. Vingt ans plus tard, le quatrième concile œcuménique dit de Chalcédoine, signe la revanche de Constantinople sur Alexandrie. Le Patriarche d'Alexandrie défend l'idée que les deux natures du Christ fusionnent dans l'Incarnation.

Pour départager les rivaux avant ces deux conciles, la position de Rome a été très écoutée. Le recours précieux au «Pape » -le titre apparaît- Léon le Grand, tout auréolé d'avoir réussi à éviter le pillage de Rome par les Huns, aboutit à une longue missive théologique, le *Tome à Flavien*, adressée au Patriarche de Constantinople au moment de Chalcédoine. Léon donne d'autorité à Flavien la définition christique qui sera adoptée par le concile de Chalcédoine, quand bien même ce pape n'y a pas participé : l'unité des deux natures du Christ, distinctes en une seule personne et indissociables.

Le résultat connexe de Chalcédoine a été un deuxième grand schisme. Les Chrétiens partageant les thèses du patriarche d'Alexandrie quittent de force l'oikouméné et donnent naissance aux Eglises appelées monophysites, dont les Egyptiens coptes, les Ethiopiens et les syriaques arabes sont les descendants. Pour autant, ces Eglises réfutent l'appellation de monophysites et disent haut et fort croire en la double nature du Christ, qui continuent d'exister en elles-mêmes dans l'Incarnation qui les fusionnent.

Avec le délitement de l'Empire, Rome revendique l'*imperium* spirituel et entreprend le développement unilatéral d'une prééminence romaine qui dépasse sa juridicité particulière et prétend à l'universalité catholique. Le pape, arbitre ultime des conflits de la juridiction d'Occident, va en devenir Juge et Législateur suprême. L'autorité spirituelle de Rome se trouve paradoxalement renforcée par l'arianisme de la plupart des Barbares : les Wisigoths, Ostrogoths, Suèves ou plus tard Lombards sont des chrétiens ariens. Or, pour les Barbares, Byzance est l'ennemie, quand Rome et son clergé, lettré, latiniste, doté de structures administratives solides, est la partenaire indispensable pour se maintenir et gouverner des populations locales majoritairement catholiques.

Le compromis barbare se transforme en collusion, quand lesdits Barbares rejoignent le catholicisme, à l'instar du roi des Francs, Clovis à l'extrême fin du Ve siècle. Le regard de Rome, fidèle en surface à la fiction politique de la domination impériale de Byzance, reste fixé à l'Ouest.

Le divorce entre l'Orient et l'Occident chrétien et la tripartition de la Méditérranée: VII-VIIIè siècles

Finalement, le divorce entre l'Orient et l'Occident chrétien provient de deux bouleversements géopolitiques. Le premier, inattendu, est l'expansion arabe des VIIème et VIIIème siècles. Cette expansion renverse définitivement la géographie byzantine en Méditerranée. L'espace le plus ancien et le plus peuplé du christianisme change de maîtres lesquels professent une nouvelle religion. L'Empire byzantin perd en douze ans la Palestine, la Syrie, l'Egypte puis dans les années qui suivent la Cyrénaïque et les bordures africaines. Finalement l'occident méditerranéen est touché par l'invasion arabe. Au début du VIIIe

siècle, les Arabes débarquent en Espagne catho-wisigothique et conquièrent la péninsule en un éclair.

Le passage des Pyrénées et l'invasion de l'Aquitaine par les troupes « arabes » va provoquer un deuxième choc géopolitique. Si les Byzantins ont perdu une grande partie de leurs territoires historiques cent ans plus tôt, les Francs battent les troupes du gouverneur d'Al-Andalus, Adberrhaman tué sur le champ de bataille en 732 et descendent vers le Sud pour les contenir et les repousser. Les conséquences religieuses de cette poussée franque irrésistible sont non seulement la consolidation d'un espace catholique fermé à la nouvelle religion, mais également la collaboration des rois francs avec le pape de Rome et par causalité directe la fin de l'espace lombard arien et le retrait de Byzance de ses dernières possessions en Italie.

L'intrusion des Francs dans l'espace méditerranéen a été à la fois une stratégie propre et un calcul romain. Nous connaissons tous l'apothéose du couronnement de Charlemagne à Rome en l'an 800, sacré Empereur d'Occident. L'Empire Chrétien d'Occident est la vraie matrice culturelle du catholicisme et constitue un déplacement supplémentaire de son centre de gravité depuis la Méditerranée jusqu'à l'Europe franco-germanique. Ce geste de couronnement de Charlemagne par le Pape est le signe d'une rupture de fond avec Byzance. Un geste unilatéral du pontife catholique, qui signifie tout autant l'indépendance spirituelle de Rome que l'égale légitimité de l'Occident latin à prétendre à l'unité impériale. C'est ainsi que, bien qu'unilatérale et illégitime dans la forme, objet d'un immense scandale chez les Byzantins, la décision de Charlemagne -de faire rajouter le *Filioque* dans la phrase du symbole œcuménique de Nicée (l'Esprit saint procède du Père)- n'a pas été désavouée par Rome. Elle est restée dans le credo catholique.

Il y a eu depuis lors et simultanément présents en Méditerranée deux mondes chrétiens séparés, en même temps qu'un nouvel espace consolidé, l'espace arabo-musulman. Tout ceci continue d'irriguer notre présent.

Conclusion

L'histoire religieuse de la Méditerranée après le VIIIème siècle se caractérise par une progressive perte d'influence byzantine. Celle-ci se produit au profit de la Chrétienté

occidentale à l'époque des Croisades, qui signifie également une conquête catholique sur les potentats musulmans de la Méditerranée occidentale (fiefs de Provence, Corse, Sardaigne, Baléares, Sicile et surtout Espagne à partir du XIIème siècle). Pendant deux siècles la Méditerranée appartient aux Croisés et aux marchands italiens et vénitiens. Cette configuration a largement bénéficié à l'Occident européen, qui est non seulement entré en conflit avec l'orient arabe mais a aussi cherché à dominer l'orient byzantin et ce faisant a contribué à le détruire.

A partir du XVème siècle, la disparition du monde byzantin, œuvre des Turcs ottomans et de l'immobilisme latin, signifie également une binarité entre christianisme et islam, à travers la constitution d'un immense empire turco-ottoman en Méditerranée et le fait que cet Empire a empêché les puissances européennes de dominer les mers jusqu'au XIXème siècle, malgré les tentatives récurrentes des Vénitiens, des Français et des Espagnols. La frontière religieuse de cet espace a été atténuée par une intense activité commerciale et la présence continue et connexe de communautés chrétiennes, dont l'orthodoxe, qui avaient vécu dans l'empire byzantin ou survécu depuis l'empire arabe. Ces chrétiens trouvent une relative protection au sein de l'empire ottoman qui leur accorde le droit de conserver leur religion et leur donne un statut juridique particulier. Leur protection vient également du traité de commerce des Capitulations signé en 1536 avec le sultan ottoman rendant la France protectrice des chrétiens au Levant.

Dans l'évolution religieuse chrétienne de la Méditerranée médiévale et moderne, la perte d'influence la plus profonde est sans doute celle de l'Eglise orthodoxe, qui succède au lent délitement des Eglises orientales frappées d'ostracisme par le christianisme impérial romain puis réduites au coeur de l'Empire arabe musulman. Les 10 millions de Grecs et les quelques millions de melkites arabes d'aujourd'hui rendent mal compte de l'extraordinaire présence de cette Eglise 'méditerranéenne' dans le passé. La présence catholique est encore forte à l'ouest avec deux péninsules de populations encore majoritairement catholiques. Mais la sécularisation d'un côté, la forte présence musulmane de l'autre et le brassage de population au sein des métropoles de l'ouest, à l'instar des villes françaises de Méditerranée, font qu'en pratique, le catholicisme est moins visible qu'autrefois et n'a plus la présence culturelle qu'il possédait encore au XIXème siècle. Cependant, une nouvelle

donne est en train d'émerger dont nous ne pouvons mesurer les conséquences. Le protestantisme se développe en Méditerranée et dans des espaces largement inattendus comme les côtes orientales arabes et le Maghreb où l'on sent une progression des conversions à côté des populations en migration depuis le Sud. Ainsi, alors que le centre de gravité du christianisme semble s'être déplacé depuis longtemps vers d'autres contrées, du continent américain au XIXeme et XXeme siècles aux continents africain et asiatique en ce début de XXIème, alors que l'islam est sorti depuis longtemps de son espace historique arabo-turc en pénétrant par la migration les rives nord de la Méditerranée occidentale d'où il avait été exclu pendant des siècles, un dernier venu, revient en Méditerranée, alors que lui aussi en avait été quasi exclu depuis les débuts de la Réforme par la coercition ecclésiale, impériale et royale.

Est-ce que les religions chrétiennes peuvent contribuer par leurs liens nouveaux et inter-rives à favoriser le sentiment d'une unité méditerranéenne ? Ce vaste espace marin ceinturé de terres continentales a cessé d'être unifié depuis la chute de l'Empire romain d'Occident et le christianisme comme force vive n'a pas vraiment contribué à conserver ou à retrouver cette unité. Il existe bien une mémoire de l'unité de l'espace méditerranéen comme civilisation (Fernand Braudel) et comme héritage monothéiste (Mohamed Arkoun). Cependant l'ossature de cette mémoire est-elle adossée à la période impériale-romaine-chrétienne ou à la période impériale arabe-musulmane? S'il y a une profonde convergence méditerranéenne, c'est plutôt celle de la fragmentation de ses espaces. Du côté « chrétien », les développements religieux en Méditerranée ont été des facteurs de division. Certes l'espoir nourrit l'action politique. L'Europe s'est construite depuis cinquante ans sur le mythe d'une unité culturelle providentielle et même si tout le monde n'est pas d'accord sur ce qui fonde ladite unité aujourd'hui, l'Union européenne et le sentiment européen existent. Pourquoi alors ne pas espérer, lorsque les questions israélo-palestiniennes, turco- grecques, balkaniques ou encore lorsque les déchirements territoriaux issus de la colonisation seront résolus, chercher à constituer une grande Union méditerranéenne tout aussi utopique (au bon sens du terme) que l'était l'union de l'Europe? Elle n'est pas plus impossible à terme.